



REVUE DE PRESSE

« Klervi Thienpont se pose comme sujet de sa pièce. Non seulement comme autrice de ce mémoire qui est à l'origine du spectacle, mais aussi dans diverses postures liées à ses origines (belge et québécoise), à sa pratique (actrice), à sa vie de mère et de citoyenne. Pourtant, rien de narcissique dans cette démarche grâce à une bonne dose d'autodérision, qui permet de saisir la pertinence de ses réflexions. »

– JEU, revue de théâtre, Anne-Marie Cousineau

« [...] ce spectacle solo [...] est bourré de réflexions étoffées, de poésie, de points et de contrepoints, de points de vues divergents qui se valent de part et d'autre... et d'autres qui font réagir solide, voire souvent rire! »

– Théâtralités, Yanik Comeau

« Avec humour, sensibilité et fougue, Klervi Thienpont livre un monologue de plus d'une heure. Elle fait appel à sa riche expérience de comédienne pour interpréter de nombreux rôles. Par moment, elle crée des dialogues entre personnages. Elle évoque son enfance, sa vie de mère. Elle nous plonge dans des mises en scène avec les membres de sa famille ou bien dans le cadre d'une soirée au karaoké. Elle se sert d'accessoires, le tout accompagné d'une présentation PowerPoint, parce que la conférence universitaire n'est jamais bien loin. »

– Salon .ll., Eric Deguire

(Dé)tourner sa langue : Une réflexion percutante

La pige, Virginie Mailloux, 26 février 2025

<https://lapige.atmjonquiere.com/2025/02/26/detourner-sa-langue-une-reflexion-percutante/>

PRESSE

LA PIGE

ACTUALITÉSARTS & CULTURESPORTS & LOISIRSOPINIONSREPORTAGESVIDÉO

(DÉ)TOURNER SA LANGUE : UNE RÉFLEXION PERCUTANTE

ACTUALITÉSARTS & CULTUREBY VIRGINIE MAILLOUX26 FÉVRIER 20254620

SHARE:fbtwitterg+redditpinterestyoutubein



Klervi Thienpont a grandement été inspirée par l'ouvrage « La langue rapallée » d'Anne-Marie Beaudoin-Bégin. (Photo: Virginie Mailloux)

Le spectacle *(Dé)tourner sa langue*, présenté mardi soir à la salle Pierrette-Gaudreault du Centre culturel du Mont-Jacob à Jonquière, est un cri du cœur qui appelle à la réflexion sur les normes de la langue française. La comédienne et autrice, Klervi Thienpont encourage tous et chacun à se défaire des chaînes de l'insécurité linguistique.

Sur scène, *(Dé)tourner sa langue* débute comme une conférence universitaire ordinaire. La comédienne et autrice, Klervi Thienpont, présente son mémoire de maîtrise sur l'oralité de la langue au théâtre. Bien rapidement, elle abandonne son ton sérieux initial et invite le public dans un univers plein d'humour et de réflexions profondes. L'utilisation adroite d'éléments audiovisuels plonge les spectateurs dans son processus créatif et intellectuel. D'extraits de capsules linguistiques de Guy Bertrand, en passant par des archives de Céline Dion qui adopte un accent franchouillard en entrevue avec une journaliste française, jusqu'à des numéros de karaoké et des lectures de poèmes, la comédienne passe rapidement d'un « sketch » à l'autre, tout en gardant le public envoûté.



Klervi Thienpont qualifie son spectacle de « conférence performative ». (Photo: Virginie Mailloux)

Il s'agit d'une œuvre qui résonne à travers toute la francophonie et qui invite à une réflexion sur notre lien à la langue. C'est l'ambition de son autrice, et c'est précisément ce qu'elle a réussi à réaliser avec *Détourner sa langue*.

« Mon souci c'était de rendre accessible toutes ces réflexions-là que j'ai eu autour de l'oralité de la langue au théâtre mais plus largement autour de notre identité, de notre rapport à la langue au Québec et à cette insécurité linguistique », a confié la comédienne dans une entrevue accordée quelques heures avant la représentation.

Cette insécurité peut prendre diverses formes, comme cacher son accent lorsque l'on voyage à l'étranger et exiger un français « normatif » ou sans accent sur les scènes théâtrales québécoises, selon Klervi Thienpont. « C'est le sentiment de malaise et d'infériorité qui peut se manifester lorsque notre variation du français n'est pas la même que la norme officielle », explique la comédienne.

Partie 1 Le ch...

Regarder sur YouTube

LA PIGE

CARICATURE



ARCHIVES

Sélectionner un mois

La naissance d'un spectacle

Diplômée en 2003 du Conservatoire d'art dramatique de Québec, la comédienne a exploré de nombreux horizons : théâtre, cinéma, télévision, doublage, et théâtre jeunesse. Pendant ses études, elle a profité d'une longueur d'avance sur certains de ses camarades, grâce à sa maîtrise de l'accent français « normatif », sans doute influencée par sa mère belge. Les portes s'ouvrent grand pour la jeune Klervi qui peut alors incarner plus que de simples personnages québécois.

Bien des années plus tard, lors d'une audition, elle apprend qu'elle a apparemment un accent européen qui lui permet de s'inscrire dans la « diversité culturelle » de la scène québécoise. C'est un bouleversement identitaire pour la comédienne qui a pourtant grandi dans le Centre-du-Québec. Cette confrontation la marque tant, qu'elle inspire son sujet de maîtrise à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM.

L'écriture de la pièce *Détourner sa langue* repose sur son mémoire de maîtrise, pièce qui tourne depuis deux saisons et qui s'arrêtera à la salle Michel-Côté à Alma mercredi.

L'AgendARTS: souvenir des BB et groove du Lac

PRESSE

Le Quotidien, Marc-Antoine Côté, 19 février 2025

<https://www.lequotidien.com/arts/agendarts/2025/02/19/llegendarts-souvenir-des-bb-et-groove-du-lac-BGLAPVU6VBH43G33YV7IRE3KOM/>

AgendARTS

L'AgendARTS: souvenir des BB et groove du Lac

Par Marc-Antoine Côté, Le Quotidien

19 février 2025 à 18h28



leQuotidien



Théâtre

Au théâtre, La Rubrique vous propose une autre proposition intéressante, mardi prochain au [Cabaret Pierrette-Gaudreault](#). Il s'agit de *(Dé)tourner sa langue*, une œuvre des Productions Hôtel-Motel qui se dit hybride, entre la conférence, les bulles souvenirs et les saynètes. Et dans laquelle le français, comme l'identité québécoise, fait l'objet de plusieurs réflexions.

La pièce, portée sur scène par Klervi Thienpont, sera également présentée à la [Salle Michel-Côté](#) d'Alma, le mercredi 26 février.

LEDEVOIR

e d'accès aux traitements
ntre l'insomnie décrite

L'expérience sans cellulaire demeure
rare à Montréal

La grève se poursuit dans 400 CPE,
les négociations aussi

Katy Perry dans l'es
vol 100 % féminin

X
Twitter
Facebook
Email
Print
Bookmark

Lettre d'amour au français
québécois

[Accueil] / [Société]



Illustration: Cécile Gariépy La langue, c'est tellement vaste! C'est notre façon de nommer le monde. Je ne suis pas pour l'appauvrissement de la langue! » s'exclame Mme Thienpont.

Sarah R. Champagne

Publié le 22 juin 2024

Société

X
Twitter
Facebook
Email
Print
Bookmark

Qu'on la célèbre ou qu'on la fustige, la langue est un important vecteur d'identité au Québec. À l'occasion de la fête nationale, *Le Devoir* a demandé à des linguistes, à des traducteurs, à des enseignants de français ou à d'autres spécialistes de la langue de révéler ce qu'ils aiment particulièrement du français québécois. Un mot, une expression, une caractéristique : qu'est-ce qui rend la langue de chez nous vivante, musicale, dynamique, créative ?

C'est d'abord la linguiste Julie Auger qui répond à notre appel, avec un tout petit mot qui donne du rythme et sait tourner les phrases en interrogation ou en exclamation, selon le contexte : le « tu », « Tu viens-tu me voir ? » ou « y fais-tu beau aujourd'hui ! » sont ainsi des constructions québécoises qui facilitent la vie, mais transportent aussi notre histoire.

« Je l'aime, d'une part, parce que c'est quelque chose qu'on a apporté de France, d'abord sous la forme "ti", qui s'est transformée », dit-elle. Cette professeure titulaire à l'Université de Montréal explique que le « ti » vient de « t'il », comme dans « viendra-t-il ? », mais que pendant longtemps le « l » n'était pas prononcé. Le « i » ou « y » au lieu du « il », que les Québécois utilisent aussi souvent, a donc été la « façon normale et historique de dire les choses ».

Un fait qui n'est pas sans relativiser la perspective de ceux qui appellent au « bon français », une rectitude que M^{me} Auger **prend toujours soin** d'entourer de « gros guillemets ». Vers la fin du XIX^e siècle, des linguistes avaient d'ailleurs prédit que cette forme interrogative utilisant le « ti » (et aujourd'hui le « tu » au Québec) allait prendre toute la place : « Ils remarquaient que c'est une forme pratique, qui permet notamment de conserver l'ordre sujet, verbe et objet », note-t-elle.

L'insertion du « tu » comme forme interrogative ou exclamative suit aussi des « règles jamais enseignées à l'école » et qui font pourtant partie d'une grammaire plus intuitive.

Une autoroute vers le coeur

C'est justement cette grammaire du parler que Geneviève Breton s'affaire à expliquer et à enseigner en ligne. Sous l'identité maprodefrançais, elle a fait du français québécois son pain, son beurre ou sa tasse de thé, un dada devenu métier **qui a généré** plus de 4 millions de vues sur sa chaîne YouTube, qui compte quelque 70 000 abonnés.

Dans ses exposés à la fois éducatifs et amusants, elle « traduit » du français normatif au français québécois des mots aussi simples que « cellulaire » (Québec) plutôt que « portable » (en France), mais aussi ceux du registre familier, qu'elle affectionne particulièrement. « Le registre informel, c'est vivant, c'est puissant. Les mots populaires, ils sont connectés sur le système nerveux, ils "by-passent" le cerveau », dit-elle.

Pour Julie Auger, le mot « ouaouaron » agit ainsi comme un transmetteur de mémoire : « On n'a pas beaucoup de mots d'origine autochtone en français québécois, et celui-ci a aussi un aspect plus personnel. » Il lui rappelle les ouaouarons de ses étés passés au camp Minogami, en Mauricie.

Dire « enweye, viens icitte » plutôt que « allez, viens ici » ou « ch'pu capab » plutôt que « je n'en peux plus » est drôlement efficace et plus « lié aux émotions », croit quant à elle M^{me} Breton. Transgresser les règles offre plus de flexibilité, ce qui n'est pas sans lui plaire. L'expression « m'a te péter la gueule en sang » ou encore les paroles « le coeur patché plein de trous » du groupe Offenbach, « c'est une liberté qui rejoint la poésie », dit M^{me} Breton.

Ancré dans la réalité nord-américaine

L'aspect « punché » du parler, Maryse Warda le voit aussi comme un avantage dans les pièces de théâtre qu'elle traduit de l'anglais au français. Son métier de traductrice et l'accent québécois qu'elle fait entendre au téléphone sont une sorte de « revanche » pour la fillette de « 9 ans et demi, presque 10 » arrivée d'Égypte.

« Alors que c'était la langue qui me faisait sentir comme une étrangère, je me la suis assez appropriée pour faire mon métier aujourd'hui », raconte-t-elle.

« J'ai travaillé très fort pour "pogner l'accent" », souligne celle qui doit régulièrement justifier le choix de traduire le théâtre en français québécois, même si notre langue « est taillée pour les oeuvres contemporaines nord-américaines ».

« Face à claques », « manger une volée », « y a des claques sur la yeule qui se perdent » : la langue est très dynamique, parfois insolente, sans fioriture, peu de raccourcis.

Au Québec, « on utilise les sacres comme des verbes, des adjectifs ou des adverbes », rappelle M^{me} Warda, ce qui est « agile et flexible », mais aussi « ludique » à la fois. « "Foufoune", "gougoune", "nounoune", "baboune", ce n'est pas une langue qui se prend trop au sérieux, et elle permet ces jeux de sonorité ».

Se donner confiance pour perdurer

Klervi Thienpont, qui, comme M^{me} Warda, s'intéresse à la langue parlée au théâtre, a fait de notre insécurité linguistique son sujet de maîtrise, duquel elle a aussi tiré le spectacle (*Dé) tourner sa langue*, présentement [en tournée](#).

Ayant une mère belge et un père québécois, elle admet avoir été « flattée » plus jeune quand on lui disait qu'elle n'avait « pas l'accent ». « Ça me "gosse" quand ça sonne trop franchouillard. Mais étant comédienne de formation, mon oreille a aussi été formatée par un français normatif, alors l'accent québécois détonne parfois. »

En faisant d'elle-même son terrain de réflexion, elle relate, en bonne conteuse, que « ça s'est mis à me déranger que ça me dérange ».

Pourquoi donc aimer le français québécois ? Elle renverse la question : « Quand on parle un français qui n'est pas le nôtre sur scène, qu'est-ce que ça dit de nous ? Comment on a envie de s'y reconnaître ? »

Jouer – ou vivre – en québécois, ce n'est pas « mettre des sacres partout » ; c'est utiliser des expressions locales ou colorées. « C'est comme si on pensait qu'on est toujours dans le registre populaire, alors que les Français sont toujours dans le registre soigné » ; et ces amalgames prennent du temps à se déconstruire. « La langue, c'est tellement vaste ! C'est notre façon de nommer le monde. Je ne suis pas pour l'appauvrissement de la langue ! » s'exclame M^{me} Thienpont.

L'aimer, tout simplement

« Les pires détracteurs du français québécois, ce sont les Québécois eux-mêmes ! Il y a des chroniqueurs langagiers qui en ont fait leurs choux gras et se sont payés des chalets à dénigrer la manière dont on parle », dit avec ironie Michel Usereau, qui enseigne le français aux nouveaux arrivants à Montréal. Il en veut par exemple à certains d'insister pour rejeter des formulations comme « arrêter de fumer » : « Il faudrait dire plutôt "cesser de fumer", mais tout le monde a déjà compris ! »

L'enseignant en francisation travaille avec des immigrants qui n'ont pas les mêmes a priori que les francophones sur la langue d'ici. Il parle avec énergie de cette étudiante ravie d'apprendre que les « a » qu'elle entendait partout sont en fait des « elle » : « A va sortir de chez elle plus tard pis a va y aller. »

Dans ses classes, où *Le Devoir* [s'est invité à plusieurs reprises](#) au courant de la dernière année, le français enseigné est tout sauf « scolaire et désincarné ».

« La pire menace pour le français est [si ceux qui l'apprennent] ont l'impression qu'ils vont faire une erreur chaque fois qu'ils ouvrent la bouche. Tu ne peux jamais te sentir à l'aise dans la langue », expose-t-il.

Il existe ainsi dans la culture française « un fantasme, un fétiche de l'uniformisation à tout prix et du respect d'un dogme ».

Et le français québécois est une fracture, une brèche dans cette vision, dit-il. Conjugués à la « hantise de perdre notre français ou de le voir "corrompu" », ces éléments poussent à l'innovation, note la linguiste Julie Auger. Elle donne lieu à « courriel », à « clavardage », mais aussi à « placotoirs », ces structures que l'on voit apparaître notamment à Montréal pour s'arrêter et placoter : « C'est sans doute le mot le plus cher pour moi », conclut-elle.

(Dé)tourner sa langue : Il n'est pas d'être sans accent!

JEU, revue de théâtre, Anne-Marie Cousineau, 12 avril 2024

<https://revuejeu.org/2024/04/12/detourner-sa-langue-il-nest-pas-detre-sans-accent/>

PRESSE

JEU
REVUE DE THÉÂTRE

REVUE CRITIQUES NOUVELLES ENTREVUES TRIBUNE BALADO ABONNEMENT ANNONCER

CRITIQUES

(Dé)tourner sa langue : Il n'est pas d'être sans accent !

PAR ANNE-MARIE COUSINEAU
12 AVRIL 2024



© Maxime Côté



S'installant dans la salle, le public découvre sur l'écran, qui constitue une grande part du décor, une citation d'Anne-Marie Beaudoin-Bégin (l'insolente linguiste) : « Le français est, au Québec, le principal vecteur d'identité. Car la langue, c'est beaucoup plus qu'un simple moyen de communication. C'est un outil social et culturel. [...] Dénigrir sa propre langue, donc, c'est dénigrer son identité. » Le propos de la pièce, l'insécurité linguistique au Québec, est ainsi affiché. Et dès l'entrée en scène de la comédienne et autrice, le ton est donné : ce ne sera pas triste.

La pièce commence comme une conférence faisant état des recherches effectuées par Klervi Thienpont pour son mémoire de maîtrise portant sur l'oralité de la langue au théâtre. Ce cadre sera rapidement débordé, détourné, telle la langue dans le titre. Plutôt que de suivre un chemin bien tracé, la pièce fera plusieurs détours. Sans jamais se perdre, cependant.

Le plan de la représentation, tant dans son contenu que sa forme, est annoncé par la conférencière qui en quatre points résume ce qu'elle a appris à l'université : « Faire des PowerPoint, du montage son, entrer en dialogue avec des chercheuses et des chercheurs, préciser ma pensée. » Tout cela est mis en œuvre dans *(Dé)tourner sa langue* par des montages visuels et sonores qui mêlent entrevues et anecdotes. Des poèmes, des karaokés, des saynètes parsement la trame narrative d'une pièce qui conjugue des capsules linguistiques de Guy Bertrand avec *Africa* chanté par Rose Laurens (« A-fri-ca » devient ici « af-fri-quées », comme le sont, au Québec, les consonnes [dz] ou [ts] devant les i ou les u). Entre autres amalgames réussis. Petit à petit, de rendez-vous chez la psy aux souvenirs d'enfance parsemés de faux dialogues téléphoniques avec une amie imaginaire, l'actrice-autrice précise sa pensée. « La langue au Québec, c'est politique. Si tu dis bonjour-*hi* dans un magasin, c'est politique. »



© Maxime Côté

Lisette de Courval et moi

Klervi Thienpont se pose comme sujet de sa pièce. Non seulement comme autrice de ce mémoire qui est à l'origine du spectacle, mais aussi dans diverses postures liées à ses origines (belge et québécoise), à sa pratique (actrice), à sa vie de mère et de citoyenne. Pourtant, rien de narcissique dans cette démarche grâce à une bonne dose d'autodérision, qui permet de saisir la pertinence de ses réflexions.

Pourquoi, sur nos scènes, dès qu'il ne s'agit plus d'interpréter une pièce québécoise, doit-on adopter le français dit normatif ? Celui-ci est-il vraiment parlé quelque part ? Pourquoi ne reconnaissons-nous pas comme une richesse la diversité des accents en français, alors que cette même diversité, qui existe dans toutes les langues, ne gêne pas les locuteurs et locutrices anglophones, hispanophones... ?

Autant de questions qui trouvent la réponse, selon Klervi Thienpont, dans l'insécurité linguistique que vit le Québec devant l'omniprésence de l'anglais. La comédienne et autrice ne manque pas de souligner notre ambivalence sur cette question alors que, aux prises avec un statut de langue minoritaire sur ce continent, les gouvernements québécois refusent toujours de reconnaître la place des langues autochtones.

La pièce soulève surtout, comme manifestation de l'insécurité linguistique, les jugements moraux sur la qualité de la langue québécoise posés par ses propres locutrices et locuteurs. Pourquoi devrait-on corriger des expressions comme « tirer des roches à quelqu'un » par « le lapider » (extrait d'une capsule linguistique qui a fait éclater la salle de rire) ? Pourquoi est-il si difficile de reconnaître et accepter nos multiples accents ? Sur ce plan aussi, les attitudes peuvent être ambiguës. Ainsi, Klervi Thienpont raconte qu'elle a repris sa fille qui prononce des voyelles façon « hochelag », elles qui habitent Rosemont (autre éclat de rire), alors que « quand des acteurs et des actrices québécoises sonnent "Français de France", [elle] trouve que ça fait "Lisette de Courval" dans *Les Belles-sœurs*. »

(Dé)tourner sa langue est un plaidoyer pour la reconnaissance du français québécois et particulièrement d'une norme linguistique québécoise qui permettrait qu'on parle « avec notre accent dans une pièce qui se déroule ailleurs ». La boule disco que Klervi Thienpont tient à un moment dans la pièce, alors qu'on entend *Les gens de mon pays*, la métaphorise fort bien : une boule aux multiples facettes, questions, accents.



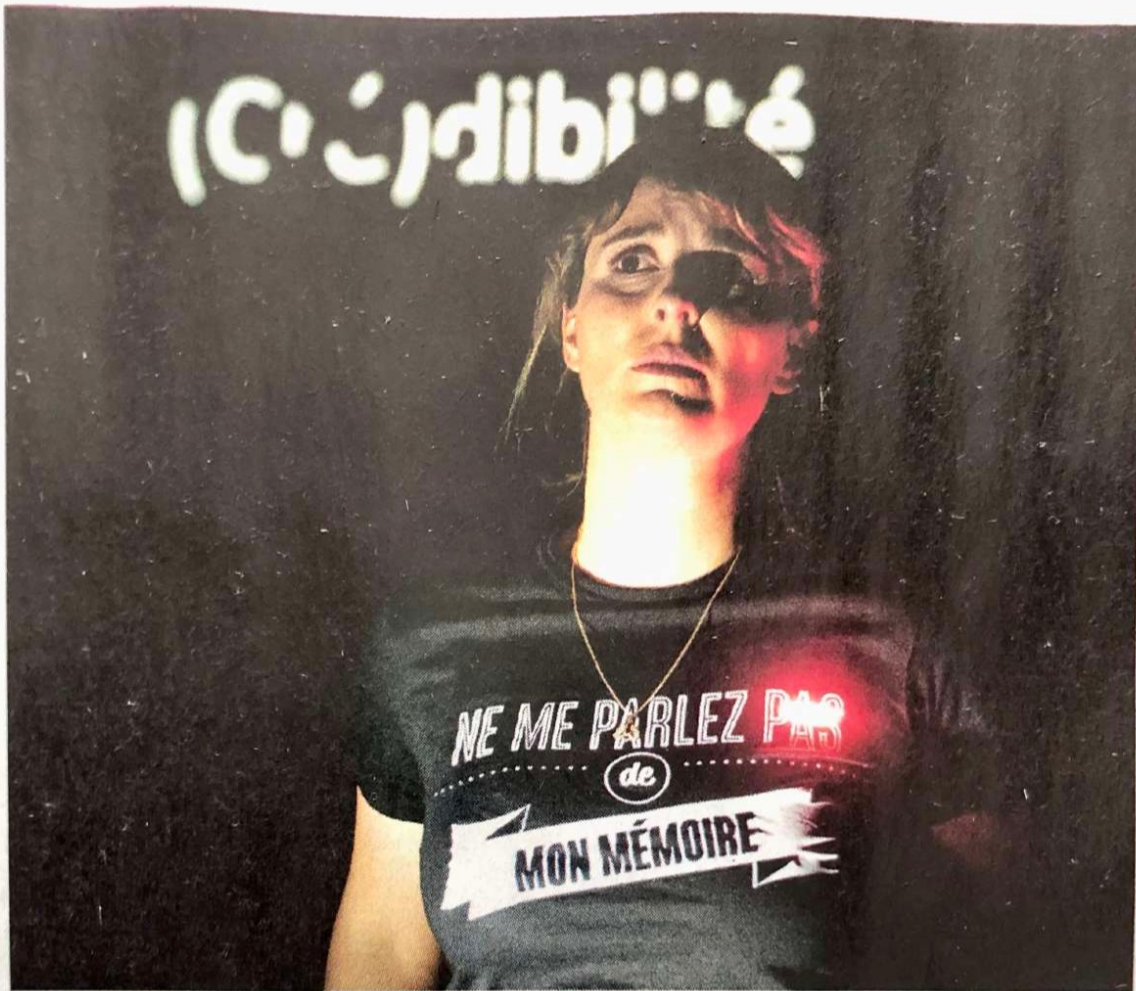
© Maxime Côté

(Dé)tourner sa langue

Texte, conception visuelle et sonore, mise en scène et interprétation : Klervi Thienpont. Assistance de création : Guillaume Deman. Direction de recherche : Marie-Christine Lesage. Conception d'éclairage, direction technique et régie : Thomas Godefroid. Conseil artistique et dramaturgie : Philippe Ducros. Poésie : Hélène Frédérick. Une production d'Hôtel-Motel présentée dans six Maisons de la culture jusqu'au 16 avril 2024 dans le cadre du CAM en tournée.

À PROPOS DE ANNE-MARIE COUSINEAU:

Anne-Marie Cousineau a enseigné la littérature et le théâtre au Cégep du Vieux Montréal et a longtemps collaboré aux *Cahiers du Théâtre Denise-Pelletier*. Elle a agi comme conseillère dramaturgique pour quelques productions théâtrales et a adapté pour le théâtre *Candide* de Voltaire et *Casse-Noisette* de Hoffmann. Elle est membre du comité de rédaction de *JEU*.



(Dé)tourner sa langue, la nouvelle création de Hôtel-Motel, est en tournée montréalaise du 9 au 16 avril dans divers lieux de la ville, à commencer par la Maison de la culture de Rosemont–La-Petite-Patrie. Ce solo de la comédienne Klervi Thienpont explore l'insécurité linguistique et la décolonisation de la langue française au Québec. Saynètes, karaoké, capsules linguistiques et bien plus sont de cette œuvre théâtrale hybride. Pour toutes les dates de la tournée, consultez productionshotelmotel.com.

Bien que Klervi Thierpont semble nous convoquer à une conférence donnée par une universitaire (ce qu'elle est, mais...) on se doute bien que nous sommes loin du banal PowerPoint comme demandé par une intellectuelle sans humour qui se prend un peu trop au sérieux. Au contraire, la comédienne – bien que Maître es arts – multipliera les épisodes d'auto-dérision (notamment que la première chose qu'elle a appris à l'université, c'est faire de bons PowerPoint!), partagera un extrait d'interview que Céline Dion a accordée à un média français dans lequel elle balance entre son accent québécois et des béquilles linguistiques typiquement parisiennes (comme rajouter «ou là» à la fin des phrases, appeler des choses des trucs, etc.), des capsules linguistiques de Guy Bertrand, l'ayatollah de la langue de Radio-Canada qui finira par l'obséder (juste un ti-peu), des anecdotes personnelles de comédienne (notamment devoir se doubler elle-même dans une vidéo d'une pièce de son ami Simon Boulerice pour que les décideurs d'un festival en France puisse comprendre!), d'amie, de cousine, d'étudiante, de patiente en psychologie et de mère... qui se surprend à tenter de «normer» le français de ses filles et à s'en vouloir après!



C'est sur un Compostelle métaphorique que nous entraîne Klervi Thienpont avec *(Dé)tourner sa langue*. À l'instar de *J'aime Hydro* (que je cite souvent en exemple), ce spectacle solo qui joue à la conférence est bourré de réflexions étoffées, de poésie, de points et de contrepoints, de points de vues divergents qui se valent de part et d'autre... et d'autres qui font réagir solide, voire souvent rire! Klervi Thienpont a clairement sa façon de voir les choses, mais elle continue de questionner sa position, de revoir ses lieux communs, d'énoncer clairement ses opinions sans pour autant prétendre qu'elles sont immuables et béton.



Son spectacle est passionnant pour qui fait le même métier qu'elle mais pas que. Il est tout aussi intéressant et accessible pour quiconque s'intéresse aux questions linguistiques, à la culture, aux particularités du français dans le monde. Particulièrement quand on pense aux traductions/adaptations d'œuvres étrangères qui sont presque systématiquement traduites ici en français normatif alors que les Français vont traduire/adapter avec leur «accent», leurs mots et leur verlan! bien à eux (pote, meuf, de ouf, du coup) que nous nous sentons souvent obligés d'utiliser ici de peur (?) de ne pas être compris dans l'hexagone.



Souhaitons qu'après sa tournée avec le Conseil des Arts de Montréal, ce spectacle parcourra le Québec et éveillera les consciences partout. Pour ma part, je suis sorti de la salle de la Maison de la culture Marie-Uguay avec l'agréable impression d'avoir appris plein de choses, de m'être amusé et d'avoir le droit de poursuivre ma propre réflexion sur un sujet polarisant, passionnant... et politique, oui, nous le rappelle Klervi Thienpont.

RADIO

Entrevue avec Klervi Thienpont

CKVL 100.1 FM, Dans mon univers, Julie Châtelain, 28 mars 2024

<https://www.mixcloud.com/CKVL/klervi-thienpont/>

RADIO

HQ

Entrevue avec la comédienne Klervi Thienpont – 28 mars 2024

• 17 • 2mo ago

20:00



 Favorite  Repost  Share  Add to  More

**Radio CKVL / 100,1 FM** 

287 followers • following 9



[illegible]

Enseigner la diction au-delà des chemises de l'archiduchesse

PRESSE

Le Devoir, André Lavoie, 18 avril 2023

<https://www.ledevoir.com/culture/theatre/789254/serie-les-metiers-de-l-ombre-au-dela-des-chemises-de-l-archiduchesse>



Enseigner la diction au-delà des chemises de l'archiduchesse

[Accueil] / [Culture] / [Théâtre]



Annik MH de Carufel Le Devoir Maude Bouchard est professeure de diction et de voix au collège Lionel-Groulx ainsi qu'au Conservatoire d'art dramatique de Montréal.

André Lavoie
Collaborateur

Publié le 18 avr. 2023
Théâtre

Ils passent inaperçus, ou presque. Ils sont pourtant des acteurs essentiels du milieu culturel. *Le Devoir* propose une [série de portraits de métiers de l'ombre](#), à travers les confidences de professionnels qui les pratiquent ou les ont déjà pratiqués. Aujourd'hui : les professeurs de diction et de pose de voix.

Dans *Jésus de Montréal* (1989), de Denys Arcand, deux grandes actrices françaises, Marie-Christine Barrault et Judith Magre, égratignent leur image le temps d'une scène hilarante dans un studio de doublage où les films pornographiques défilent à la chaîne. Avant la séance d'enregistrement, elles déplorent la piètre qualité d'une production du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. « Ces acteurs, on ne comprend pas un mot de ce qu'ils disent, ils n'ont aucune diction », se lamente la première. « Que veux-tu, de nos jours, ils font de l'improvisation », rétorque la seconde en guise d'explication, avant de simuler vous savez quoi.

Dans une salle à l'acoustique déficiente, lors d'un enregistrement vocal en studio où le temps presse, au milieu du tourbillon d'une mise en scène exigeante sur le plan physique, la voix de l'acteur se trouve parfois malmenée. Elle est pourtant essentielle pour se faire comprendre, communiquer une quantité importante d'informations, et transmettre toute une gamme d'émotions. Contrairement à ce que certains pourraient croire, nous ne sommes plus dans le registre de l'inné ou de l'acquis, ou alors de l'indéfinissable « talent naturel ». De la même façon qu'un acteur doit apprendre à occuper la scène avec son corps, il doit savoir occuper l'espace avec sa voix – peu importe que le lieu soit grand ou petit, feutré ou démesuré. Et ce, sans briser ses cordes vocales ou chercher sans cesse son souffle.

« L'objectif de la diction, c'est d'être entendu et compris, mais en lien avec le personnage. Les concours d'agilité articulaire ne m'intéressent pas », affirme Maude Bouchard, professeure de diction et de voix au collège Lionel-Groulx ainsi qu'au Conservatoire d'art dramatique de Montréal. Pour cette comédienne qui s'est vite prise d'une grande passion « pour le micro et la voix », de même que pour l'enseignement, ses cours sont autant d'occasions pour ses étudiants de se constituer « un grand coffre à outils », et ainsi « élargir leur palette ».

Devant eux, elle n'arrive jamais les mains vides, ayant synthétisé sa méthode dans un outil pédagogique, *Bouchard voix et diction*, renfermant bien sûr des exercices vocaux, mais aussi des enseignements sur les sons du français normatif dans un contexte de doublage (« Ce ne sont pas des phonèmes semblables à ceux avec lesquels on se parle en ce moment »). Celle qui rêvait d'être orthophoniste pendant son baccalauréat en sciences du langage, avant de retourner sur les bancs d'école en théâtre, a vite suivi les traces de ses maîtres (Marie-Lise Héту, François Grisé, Catherine Bégin), tout en insistant sur l'importance « de valoriser les différentes façons de parler ».

Plus qu'une voix

« On ne dit plus vraiment diction, mais élocution théâtrale », précise Pascal Belleau, acteur formé au Conservatoire d'art dramatique de Montréal au début des années 1980, professeur à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM. Lui aussi s'inscrit dans la continuité des figures importantes qui l'ont formé, dont Monique Lepage, et surtout Huguette Uguay, de qui il a beaucoup appris pendant de nombreuses années. Ce qui ne l'a pas empêché, selon sa propre expression, « de donner les cours qu'il aurait rêvé avoir » du temps de sa formation.

« À mon époque, au Conservatoire, tout était compartimenté : la voix, la phonétique, la lecture et l'interprétation, se souvient celui qui enseigne également au cégep de Saint-Laurent. Quand j'ai commencé à l'UQAM, dans mes cours de jeu classique, les étudiants n'articulaient pas. J'ai fait en sorte que tout soit intégré, de la voix à l'ancrage en passant par l'élargissement corporel. » Selon Pascal Belleau, les acteurs doivent être des athlètes de l'émotion, mais aussi des athlètes physiques... tout en faisant en sorte que l'effort ne soit pas perceptible. « Il existe toutes sortes de techniques et de mécanismes, aussi bien pour projeter que pour pleurer. Mais le véritable défi pour les futurs acteurs n'est pas nécessairement dans les écoles de théâtre, qui sont toutes bonnes, mais à la sortie. Imaginez un pianiste qui veut jouer Rachmaninov et ne pratique pas son doigté pendant six mois : oubliez ça... »

Ce principe de la routine vocale et de la formation continue, Nathalie Naubert y adhère complètement. Comédienne qui figure parmi les premières diplômées du Conservatoire d'art dramatique de Montréal après sa fondation dans les années 1950, ancienne élève d'Yvonne Audet et de Huguette Uguay (« Elles m'ont fait découvrir un monde nouveau, fascinant, celui du théâtre »), elle a aussi transmis son amour du jeu au même Conservatoire, et ce, pendant de nombreuses années.

« L'objectif de la diction, c'est d'être entendu et compris, mais en lien avec le personnage. Les concours d'agilité articulatoire ne m'intéressent pas.

— Maude Bouchard

« Comme dans tout art, il faut maîtriser la technique », souligne celle à l'imposante feuille de route théâtrale, et qui a croisé à l'occasion quelques étudiants ne voulant pas y mettre tous les efforts. Elle aussi compare l'acteur au musicien, et déplore que l'on puisse encore croire « que parce qu'on peut parler, on peut jouer ». Selon Nathalie Naubert, le rapport des acteurs à la voix, et plus globalement au jeu, « dépend de leur idéal ». Une voix mal placée, une élocution relâchée, « tout cela limite leurs moyens d'expression ».

Faut-il parler ou « perler » ?

Plusieurs assimilent une bonne diction à une adhésion sans faille à ce que certains appellent le français international, ou alors l'accent parisien. Un modèle de français normatif qui témoigne, pour Klervi Thienpont, d'une évidente « insécurité linguistique ». L'actrice sait de quoi elle parle, ayant récemment signé un mémoire de maîtrise intitulé (*Re*) *penser la langue théâtrale sur les scènes québécoises. S'incarner pour mieux se dire*, déposé à l'UQAM en septembre 2021.

« À une lointaine époque, on souhaitait casser l'accent québécois, car on le jugeait inadéquat, rappelle celle qui joue en ce moment en tournée dans *Le bain*, de Jasmine Dubé. Notre accent est aussi valable que tous les autres, et je crois que les plus jeunes générations d'acteurs ne se contenteront plus de prendre un classique traduit en France, et de s'arranger avec ça. » Klervi Thienpont considère que devant un texte étranger qui n'a pas été traduit au Québec, tous les artisans d'un spectacle doivent se poser des questions sur la façon de s'exprimer sur les planches. « Certains vont vers le français de France, d'autres restent eux-mêmes... et ça heurte parfois nos oreilles ! »

Elle ne cache pas son admiration pour la démarche pédagogique de Maude Bouchard, qu'elle qualifie de « décomplexée », s'éloignant de ce fameux « français international qui, de toute façon, n'existe pas ». Si les plus jeunes générations d'acteurs s'étonnent parfois que leurs aînés ne se départissent jamais de ce que d'autres surnommaient aussi le « français radio-canadien », il y a des raisons historiques à cela, souligne Pascal Belleau. « Comme il n'y avait pas d'écoles de théâtre au Québec, plusieurs allaient étudier en France. C'était avant l'arrivée des *Belles-Sœurs* [de Michel Tremblay], et de l'émergence de l'identité québécoise. »

« Lorsqu'ils arrivent dans leur premier cours de diction, les élèves croient qu'il faut bien parler, affirme Maude Bouchard. Leur manière de s'exprimer fait partie de leur identité, et il ne faut pas toucher à cela. Par contre, chaque œuvre possède ses défis : celui de la diction, de l'articulation, ou de la prosodie quand il faut dire des phrases interminables. Nous formons en quelque sorte des virtuoses qui doivent penser à tout cela en même temps, et en donnant l'impression que c'est facile. »

10 | DIALOGUE JEU 182

Un désir d'émanciper la parole

Élise Fiola

Les scènes québécoises sont les hôtes d'un parler qui se transforme au fil des réflexions. Accentuée, pointue, relâchée, la langue est au théâtre ce que le marteau est au forgeron : un outil crucial. Elle façonne la parole et teinte son expression.



(Dé)tourner sa langue, conférence performative de Klervi Thienpont présentée au Théâtre Aux Écuries lors du festival du Jamais Lu hors-série en juin 2021. © Jean-Jacques Huot



Quatre filles, d'après *Little Women* de Louisa May Alcott, texte et adaptation de Julie-Anne Ranger-Beauregard, mise en scène de Louis-Karl Tremblay, assisté par Alexandra Suïto, scénographie de Karine Galarneau, costumes de Linda Brunelle, éclairages de Robin Kittel-Ouimet, conception sonore d'Antoine Bédard, accessoires d'Angela Rasseni, coiffures et maquillages de Justine Denoncourt, conseil en mouvement de Marilyn Daoust (Théâtre Denise-Pelletier), présenté au TDP en mars et en avril 2022. Sur la photo : Clara Prévost, Sarah Anne Parent, Rose-Anne Déry, Laetitia Isambert et Mallis Savard. © Gunther Gamber

La question du langage parlé au théâtre est portée par différents metteurs et metteuses en scène qui tendent vers une «langue décomplexée», pointe la comédienne Klervi Thienpont. «Au Québec, la langue, c'est politique, et ce qu'on fait sur scène, ça parle de nous...», estime celle qui a exploré les moindres détails de ce sujet à la fois intime et collectif lors d'une maîtrise à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM de 2017 à 2020.

Comme tout élément théâtral, l'accent sur scène devient un choix artistique porteur de sens et d'objectifs. Que l'on décide d'employer un français international, un québécois soutenu, du joul, ou toute autre variation de la langue se situant dans ce spectre, cette décision a un impact sur l'interprétation de la pièce, sur son rendu et sur sa réception. Le directeur artistique du Théâtre Denise-Pelletier (TDP), Claude Poissant, doit se positionner à chaque spectacle, en accord avec le metteur ou la metteuse en scène, pour proposer un parler qui s'incarne à l'oreille et dans le corps.

Pour lui, il faut lire et comprendre la langue des auteur·es afin que puissent naître des questionnements relatifs à la création: «Comment souhaite-t-on l'offrir? Comment

désire-t-on l'entendre?» Ce sont des questions qui reviennent à chaque production au moment de sa conceptualisation. «À partir du moment où on fait le choix de dire un mot d'une certaine manière, tout notre corps s'agit. La langue, c'est le déclencheur du corps sur la scène. Elle marque, trace et choisit où l'on va aller», détaille le metteur en scène. Déjà, en 2017, ce sont ces réflexions qui l'ont poussé à présenter une lecture «québécoise» de *L'Avare* de Molière au TDP. Une pièce qui, pour un instant, en a sorti plusieurs de leur zone de confort.

Les résistances que certain·es ont pu avoir n'ont pourtant aucunement embarrassé le créateur, qui soutient que l'expérience que peut en retirer le spectateur et la spectatrice fait aussi partie de la proposition. Cinq ans plus tard, celui qui aime dire aux acteurs et actrices qu'il guide «garde ta mâchoire» privilégie l'accent inné à celui que l'on impose dans l'interprétation. Les accents sur les scènes contemporaines incarnent pour lui une véritable richesse: «Il y a quelque chose d'abondant, encore plus maintenant, dont il faut se nourrir.»

Les enjeux de représentativité en termes de diversité visible sont effectivement au cœur de la sensibilisation actuelle. Toutefois, Klervi Thienpont remarque qu'on

ne peut pas en dire autant en ce qui concerne la diversité audible, bien que certain·es cherchent à démocratiser l'usage des accents sur scène. «Chaque variation linguistique, chaque accent est porteur d'une histoire», défend l'actrice. Le parler peut témoigner de plusieurs choses, comme des différentes couches sociales, et permettre à la fois d'«afficher une identité propre». «Le français international, ça n'existe pas; c'est une fausse norme: personne ne parle comme cela», affirme-t-elle.

DES RACINES AUTRES

«J'ai l'impression qu'on a voulu aplatiser notre langue sous prétexte que sur scène "on comprend mieux quand c'est français", entendre ici un français nivelé, dont la référence est une France rabotée de ses régionalismes et qui elle-même a tant changé», explique Claude Poissant, qui ne se sent pas interpellé par ce niveau de langue châtié qu'il qualifie de «complètement dépassé».

Klervi Thienpont, qui explore ces méandres et leurs impacts à travers sa conférence performative (*Dé)tourner sa langue*, estime qu'il est important de considérer l'histoire québécoise, qui nous a laissé l'insécurité linguistique en héritage «pour soi-même et collectivement», et de se repositionner.



L'Avare de Molière, mis en scène par Claude Poissant, assisté d'Allain Roy, scénographie de Simon Guilbault, musique de Laurier Rajotte, costumes de Linda Brunelle, lumières d'Alexandre Pilon-Guay, maquillages de Florence Cornet, accessoires de Julie Measroch, conseil dramaturgique de Jean-Simon Traversy (Théâtre Denise-Pelletier), présenté au TDP en mars et en avril 2017. Sur la photo : Gabriel Szabo et Sylvie Drapeau. © Gunther Gamper

Ce qu'on appelle au Québec le français normatif ou international tend vers un français prononcé comme à Paris. « Je sens qu'au Québec, tranquillement, on tend à s'affranchir d'une norme extérieure à nous [...]. Quelque part, c'est comme s'il y a quelque chose qui s'est déposé, détendu, qu'on a assumé », réfléchit-elle. À la lumière de notre histoire, l'interprète observe que la question de la langue a toujours été un enjeu et qu'au théâtre, elle ne fait pas exception.

Issue d'un paradigme de hiérarchisations des parlers ou des accents, l'insécurité linguistique, ce phénomène duquel émerge un sentiment que la variété langagière ou l'usage qu'on en fait n'est pas légitime, a longtemps restreint les choix artistiques. « On a beaucoup raillé notre manière de dire le français, juge Claude Poissant. À une autre époque, pas si lointaine, nos accents et tout ce qui nous appartenait, incluant la façon dont on bougeait..., il était, en culture, bien raisonnable de balayer ça sous le tapis.

Comme quelque chose d'un peu honteux. » Tout cela au profit d'un français normatif qu'il perçoit comme « un pont à la fois réel et factice avec la mère patrie », qui n'est plus utile aujourd'hui : « Depuis le nouveau millénaire, les choix à faire se sont multipliés, une réflexion s'est imposée et a mené à une vision où le français parlé sur nos scènes est diversifié, moins distant. »

SERVIR LA NEUTRALITÉ

Ce français qui s'adressait jadis à la haute bourgeoisie présentait une langue épurée, ensuite privilégiée par les médias, par souci d'être clairs et bien compris de toute la population. Cependant, comme le mentionne Klervi Thienpont : « Est-ce qu'on se comprend, là, quand on parle avec notre accent ? » La réponse devient alors évidente : le normatif ne vient pas pallier un manque de clarté sur les scènes. « Ceux et celles qui l'utilisent cherchent souvent un territoire neutre pour l'imaginaire [...] ou, même,

ils et elles aiment cette distance poétique que ce français-là peut produire », note la chercheuse, tout en précisant que l'accent québécois n'est pas plus dénué de poésie qu'un autre.

Selon elle, malgré ses airs d'universalité, le français dit international rappelle ses origines : « Pour moi, cette norme n'est pas si neutre, car elle est basée sur quelque chose d'extérieur à nous. Ça reste encore une norme qui fait référence à la France. » Cela dit, elle trouve intéressant d'explorer cette « zone » qui permet au public « de s'asseoir, de regarder un spectacle et d'oublier les accents pour entrer dans la langue de l'auteur-e, dans l'univers de la pièce. Si l'on veut tendre vers une certaine "neutralité", à mon avis, il faut redéfinir une norme qui nous ressemble davantage. » Elle croit néanmoins que, si le public diversifie ses habitudes d'écoute, la langue ne devrait pas être un frein à l'imaginaire : « C'est une convention [qui veut que le français normatif incarne la neutralité], mais celle-ci pourrait



L'Avare de Molière, mis en scène par Claude Poissant, assisté d'Allain Roy, scénographie de Simon Guilbault, musique de Laurier Rajotte, costumes de Linda Brunelle, lumières d'Alexandre Pilon-Guay, maquillages de Florence Cornet, accessoires de Julie Measroch, conseil dramaturgique de Jean-Simon Traversy (Théâtre Denise-Pelletier), présenté au TDP en mars et en avril 2017. Sur la photo : Jean-François Casabonne, Laetitia Isambert et Simon Beaulé-Bulman. © Günther Gampfer

s'établir sur n'importe quel pacte avec les spectateurs et les spectatrices.»

C'est ce que prône aussi Claude Poissant, qui préfère une langue «incarnée» à «des spectacles avec un français sans éraflure, qui se rapproche du peu crédible et dont la flamme n'est pas réelle». Il est d'avis qu'à très court terme le public s'habitue à la diversité audible et sera moins déstabilisé s'il y est confronté.

Dans cette optique, le TDP a présenté, au printemps dernier, *Quatre filles*. Mise en scène par Louis-Karl Tremblay, cette pièce adaptée d'un roman d'époque, américain de surcroît, donc nécessitant une traduction, inclut une partie narrative et une autre dialoguée. De plus, l'œuvre est jouée par des interprètes originaires de différentes régions du Québec, qui ont ainsi leurs propres couleurs et accents. «Une riche réflexion s'est alors imposée. Dans la vie comme sur la scène, on va pouvoir accepter que toutes

ces variations, qui se pliaient autrefois à une norme, soient maintenant la norme», espère le directeur artistique.

RENVERSER LA NORME

Klervi Thienpont soutient, par conséquent, qu'il faut que cela découle d'un choix artistique, qui doit être réfléchi en fonction de ce que les artistes souhaitent dégager de l'œuvre. «Ça demande une réappropriation des choix, indique-t-elle, il s'agit de ne tenir rien pour acquis, de ne pas faire les choses par habitude, par automatisme.» Cela se révélerait aussi vrai, selon elle, pour les interprètes qui ont été formés dans les écoles: «C'est comme si, tout d'un coup, on doit apprendre à se reconnecter à notre propre langue parce qu'on a des réflexes qui sont souvent très automatiques vers un français normatif.»

Ainsi, les deux artistes croient nécessaire de renverser la norme imprégnée dans la

conscience collective pour décloisonner les imaginaires, libérer la parole et offrir un théâtre riche et accessible. Motivé par cette quête, Claude Poissant voit la langue comme un large sujet qui, à partir du moment où l'on accepte ce qu'il implique, fait naître des «questions étonnantes et infinies» qui surgissent et guident le processus créatif. «Restons à l'écoute du temps qui passe, lance-t-il, plongeons dans nos réflexions, nos valeurs, et gardons à l'esprit que, des fois, il faut provoquer pour qu'il se passe quelque chose. Car ça aussi, ça fait partie de notre choix de faire du théâtre.» •